

Filigranes

revue d'écritures

Collectif

DE LA REVUE

Arlette ANAVE

Jeannine ANZIANI

Teresa ASSUDE

Chantal BLANC

Christian CASTRY

René COHEN

Monique D'AMORE

Nicole DIGIER

Francis FINIDORI

Marie-Claude FOURNIER

Christiane LAPEYRE

Michèle MONTE

Agnès PETIT

Marie-Christiane RAYGOT

Françoise SALAMAND-PARKER

Anne-Marie SUIRE

Any SOUCHOT

Directeurs

DE PUBLICATION

Odette et Michel NEUMAYER

Filigranes, revue d'écritures, entend promouvoir les "hommes du commun à l'ouvrage" (Jean Dubuffet) et soutenir l'accès de tous au pouvoir d'écrire.

Aventure collective engagée en 1984 et poursuivie depuis, la revue a pour objet d'ouvrir un espace de coopération où l'écriture puisse se mettre en travail et où lecture et publication deviennent démarche partagée.

Lire un numéro de Filigranes, c'est repérer le dialogue des textes et découvrir comment les problématiques et thèmes proposés donnent matière à écrire.

Trois fois par an se tient un séminaire ouvert aux lecteurs et amis. C'est là que s'élaborent les choix éditoriaux contribuant à enrichir la réflexion de chacun au sujet de la création contemporaine.

n°82 : "Si rien de radical n'advient"
(Avril 2012)

FILIGRANES
1, Allée de la Sainte-Baume
F- 13470 CARNOUX-EN-PROVENCE
www.ecriture-partagee.com

(ISSN 0296-6409)

Prix au numéro : **10 euros**
Abonnement 4 numéros : **30 euros**

Parution
quadrimestrielle

FILIGRANES - 82 - SI RIEN DE RADICAL N'ADVIENT

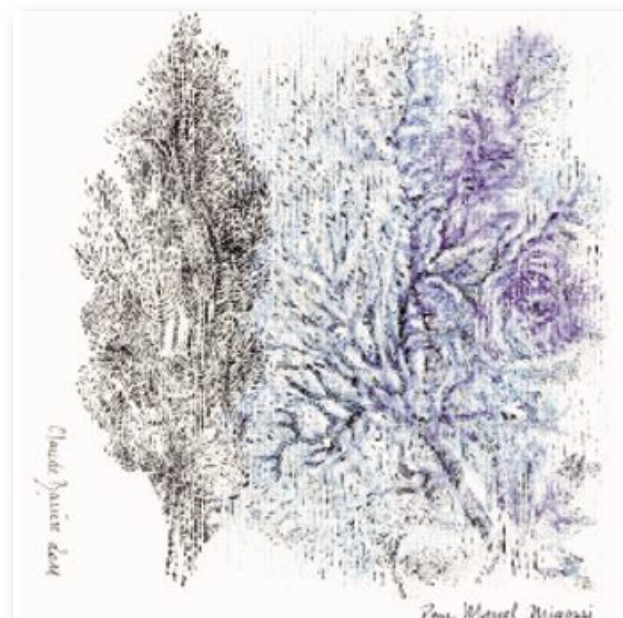
Filigranes

Revue d'écritures

Filigranes

82

LE TEMPS DES MÉTAMORPHOSES 2



Cl. B.

Si rien de radical n'advient...

Filigranes

Si rien de radical *n'advient...*

Odette et Michel NEUMAYER	Éditorial	3
---------------------------	-----------	---

MOTS EN BATAILLE

Christian CASTRY	Résignés	5
Arlette ANAVE	La Marseillaise	6
Paul RECOURSÉ	Civilisations	8
Odette NEUMAYER	Au tamis des mots	9
Jean BELLEVEAUX	...ma tête, l'ayant dévissée...	10
Pierre d'AVIGNON	Oh ! Bonne mer...	12
Anouk JOURNO-DUREY	Alliages	13
Christiane LAPEYRE	Plus rien à dire ?	14
Chantal BLANC	Comptine	15

(RE)CONFIGURER

Claude BARRÈRE	Anne, ma soeur Anne	17
Marie-Christiane RAYGOT	Descendre	18
Marie-Claude FOURNIER	Derrière le mur	20
Didier BAZILE	L'oeuf bien au dedans	21
Any SOUCHOT	Le Sculpteur	22
Claude OLLIVE	C'est une danse	24
Anne-Marie SUIRE	Mes amis, mes souvenirs	25
Véronique JOYAUX	Quelque chose existe...	26
Michel NEUMAYER	Fin de partie	27
Michèle MONTE	Nuages bas	28

"Où va la poésie ?"

Une contribution de Claude BARRÈRE

Poète et militant des mots

LIGNES DE VIE

Anne-Marie BERNAD	Le temps...	42
Bernard MORENS	Déchirures	43
Anne-Marie SOUFFLET	Chemins	44
Teresa ASSUDE	Un trait la vie	46
Nicole DIGIER	Clown, mon ami	48
Jeannine ANZIANI	Dans l'ombre	50
Geneviève BERTRAND	Naître	52
Annie CHRISTAU	Parodie de rupture	54
Paul MARI	Ta carte de Tokyo	55
Marie-Noëlle HOPITAL	À plus	56
Jean-Jacques MAREDI	Les Écrivains	59

Les graphismes des pages 16 - 29 - 41
sont de Claude BARRÈRE.

"Le temps des métamorphoses"

N° 83 : "Nouvelles bouteilles à la mer".

Solitude des écrans et communautés
virtuelles. Diffusions urbi et orbi.
Réception aléatoire. Médias immédiats.
Circuits courts et détours. Razzia sur la
langue. Le choix du fonétik. SOS et SMS.

Date limite pour l'envoi des textes :
3 juin 2012

Yerres, Toulouse,
Gémenos, Toulon,
Saint-Brieuc, Marseille,
Carnoux-en-Provence
Conques, Besouze, Coudoux
Montfort sur Argens
Saint-Zacharie,
Plan de Cuques,
Buenos Aires, Bruxelles,
Mercey, Nice, Avignon,
Aix-en-Provence,
Paris, Buettelborn (RFA),
Trélassac, Poitiers,
La Méauzon, Rodez,
Allauch.



SI RIEN DE RADICAL N'ADVIENT...

"Le temps des métamorphoses" II

Derrière l'intitulé pointent une menace, un danger, une incertitude. On espère peut-être l'intervention de quelque Deus ex machina, mais on s'attend au pire. Mine de rien, le pas suivant est suspendu.

Entre le présent rejeté - mais au nom de quoi ? - et l'avenir - une hypothèse, rien de plus - quel est cet invisible à l'œuvre et quels possibles liens ?

L'imprédictible est un monde en soi, moulé au creux de l'autre, un monde dans le monde. Depuis toujours, ce qui advient, qu'il soit risque ou chance, appelle l'écriture.

Il convient donc, avec panache ou non, de conjurer le destin. L'écriture nous propose ses services, ses ruses et ses masques.

Le pire - maladie, accident, revers de fortune, tremblement de terre et tsunami, guerre civile entre un peuple et son dictateur -, on l'esquise, on le détourne, on l'esquive.

Le meilleur, on le narre : coup de foudre, réussite, soleil après l'orage, victoire du bien sur le mal, les anges embouchant leur trompette, flamboyante guérison, l'alliance inattendue qui secoue la pesanteur.

Si le désastre est déjà advenu, on le conjure en en faisant récit. Et même s'il est déjà raconté mille fois, on tente d'autres mots encore, une autre scansion du temps, afin qu'il reste... pour mémoire, qu'il fasse date.

FILIGRANE
(filigran) n.m.
1673 du latin
"filigrana" fil à
grain.

1) Ouvrage fait
de fils de métal
(or ou argent),
de fils de verre,
entrelacés et
soudés.

2) Dessin qui
apparaît en
transparence
dans certains
papiers.

Fig.Lire en
filigrane, entre
les lignes, deviner
ce qui n'est pas
dit explicitement
dans le texte.

L'impersonnel de l'intitulé ouvre à bien des possibles. Grand soir, ténacité du colibri, principe de réalité, révolution... dont on connaît les lendemains. Multiples sont les figures par lesquelles s'explore et prend corps cette logique causale abstraite et séduisante d'un "si... alors" qui feint de régler la question.

Chaque production est celle d'un auteur aux prises avec son double, une radicalité qu'il met en mots, en tension, en images dans un savant mélange d'appréhension et d'espoir. Qu'il se dévoile sujet parmi les sujets ou jouet de forces insurmontables, pour mettre à distance, il décline à sa manière le texte du désastre ou celui de la gloire, mais toujours dans l'ombre portée de l'affrontement.

Il y a l'avant, le pendant, l'après. Peut-être nous faut-il simplement apprendre à lire ce qui point, ouvrir l'œil et dévoiler enfin l'inattendu dans la langue.

Odette et Michel Neumayer
Carnoux, le 9 avril 2012



Vient de paraître

Marcel Migozzi
À la fenêtre sans rideaux
Édition de l'Atlantique
SAINTES (2012)

Cursives de Marcel Migozzi
à retrouver aussi sur
www.ecriture-partagee.com

Résignés

Omnipotents les princes de la fortune
Assis sur le trône de nos incertitudes
Agitent sans retenue le spectre inquiétant
De l'apocalypse
Drainant le désespoir et la peur
Qui tétanisent les consciences

Les drapeaux vertueux de nos conquêtes
Les citadelles meurtries de nos délivrances
Les lauriers roses de nos libertés
Se dissolvent dans un océan résigné d'amertume

Comment triompher des nouvelles bastilles
Retrouver l'ivresse des chœurs de nos Marseillaises
Les vertus guerrières des rebelles
Le chemin fleuri des "roses et des résédas"

Rendez-nous le sang de nos vignes
L'or de nos moissons
L'arc-en-ciel de nos espérances

Hélàs dans cet hiver absurde
Rien ne semble ébranler
Le miroir glacé de l'étang

Ch.C.

Résignés

Omnipotents les princes de la fortune
Assis sur le trône de nos incertitudes
Agitent sans retenue le spectre inquiétant
De l'apocalypse
Drainant le désespoir et la peur
Qui tétanisent les consciences

Les drapeaux vertueux de nos conquêtes
Les citadelles meurtries de nos délivrances
Les lauriers roses de nos libertés
Se dissolvent dans un océan résigné d'amertume

Comment triompher des nouvelles bastilles
Retrouver l'ivresse des chœurs de nos Marseillaises
Les vertus guerrières des rebelles
Le chemin fleuri des "roses et des résédas"

Rendez-nous le sang de nos vignes
L'or de nos moissons
L'arc-en-ciel de nos espérances

Hélas dans cet hiver absurde
Rien ne semble ébranler
Le miroir glacé de l'étang

Ch.C.

La Marseillaise

Liberté !
Tu devais faire le tour du monde
Tu disais aux enfants :
Libérez les esclaves !
Exterminez les tyrans !

Nos aînés en rêvent encore
Cors et cymbales le 14 juillet
Mettent leurs espoirs en rang

Le grand soleil est de la fête
Ravive l'uniforme, la croix d'honneur, le drapeau
Réveille l'odeur de la poudre
La fraternité du danger.

Féroces soldats, étendards sanglants élevés
Patriotes aux mâles accents
Ne deviez-vous pas venger nos pères
Et conquérir la liberté ?

Vos monuments sont d'anciennes grottes,
Et parlent à la jeunesse de dieux enfouis
sous la poussière.
Leur cœur bat pour d'autres victoires.

La resquille d'un ticket de métro,
Un tag, une cigarette, un verre de plus,
Le flash d'un radar
Sont les noms de l'exploit.

Le courage attend ses mots, sa musique,
Sous une pluie de projectiles
Qui ne savent même pas viser.

Liberté !
Le réel est lourd de ton chant
Les campagnes fatiguées de mugir de colère
N'ont plus de compagnons.
Leurs sillons sont à sec.

Les fourmis s'en moquent,
Elles ont conquis la terre
Eh bien, chantez maintenant !

Liberté !
Tu devais faire le tour du monde
Tu disais aux enfants :
Libérez les esclaves !
Exterminez les tyrans !

Oui ! Les cigales te manquent,
Oui ! Nous chanterons,
Il y a fort à faire, il faut chanter plus fort.
Pour que vive à jamais la République !

A. A.

Civilisations

À chaque aurore, la première femme
À chaque crépuscule, le dernier homme

À chaque naissance, le premier matin du monde
À chaque mort, le dernier jour de l'univers

À chaque cri de joie, l'enthousiasme de l'humanité
À chaque discours de haine, la chute de l'intelligence

À chaque midi de l'esprit, le soleil de l'espoir
À chaque minuit de la bêtise sans fond,
les ténèbres de la désespérance

À chaque silence rempli de la pensée,
la victoire des sans voix
À chaque sale provocation, la défaite des humbles

À chaque aurore, levons-nous pour continuer le monde
À chaque crépuscule, veillons pour éloigner les semeurs
de haine

S'éveiller
Surveiller
Réveiller les compagnons trop tranquilles
Surtout, surtout ne rien leur laisser passer
L'intranquillité est à l'ordre du jour !

Au tamis des mots

*"Il est désormais impossible d'utiliser les mots
'mer', 'vague', 'terre' sans douleur, sans tristesse
et sans terreur". Mitsuyo Kakuta, romancière.*

dosimètres, radiomètres, contaminomètres, masques

conserves alimentaires, lait en poudre, lait pour bébé, 150 000
bouteilles d'eau, médicaments, produits d'hygiène corporelle

protection sociale, prestations de base, conditions économiques,
stratégies de développement, sources internationales de finance-
ment, programmes sociaux, dépenses sociales

spéculer, envisager, risquer, renchérir, lutter, reconstruire, rem-
placer, tenter, survenir, contredire, souhaiter, compenser, s'aggra-
ver, exploser, fuir, punir

altérations génétiques, contamination radioactive, pathologies
cardiaques précoces, pollution, destruction massive des cellules,
vapeurs radiotoxiques, surmortalité par cancer, épidémies,
fumées grises

système de refroidissement, réacteurs endommagés, largage
d'eau par hélicoptères, canon à eau, rétablissement de l'électri-
cité, enceinte de confinement des cœurs en surchauffe, bassins
de stockage, relâchements massifs de radioéléments, robots "dur-
cis" pour milieux contaminés, situation stabilisée à un niveau pré-
caire, particules radioactives

diagnostic, pronostic, logique, pratique, technique, catastro-
phique, dramatique, traumatique, dynamique, symbolique, tra-
gique, scientifique

aide, solidarité, secours, distribution, dons, sauvetage, désignés
volontaires, évacuation, vies sauvées

raz de marée, tsunami, shoah, catastrophe naturelle, chaos, apo-
calypse, réchauffement climatique, zones sismiques, nuage-qui-
ne-doit-pas-générer-l'inquiétude

*Je m'appelle Ito et je suis pompier. Ce mardi 22, j'ai entendu
notre ministre menaçant de "punir" les volontaires désignés
refusant d'intervenir à la Centrale. J'en ai été mortifié.*

O. N.

ma tête, l'ayant dévissée, l'ayant calée sous mon bras,
elle tait ses parenthèses, ses guillemets, je sors en pareil
équipage, qu'est-ce qui me prend, qu'est-ce qui m'ha-
bille, me contient en sorte que je, en sorte que ma tête
disperse les passés simple et composé ; pris d'amour, gon-
flé de cet hélium, vois comment je me dévêts, reste nu
et m'avance

le ciel est bleu pour les amoureux, les mains griffues de
la nuit pendant au bout de longs bras décharnés, la lune
trône impassible au milieu de ses courtisanes : séquences
dans les intervalles desquels l'instant adoube l'instant -
et ces phrases ne sont-elles pas comme une pluie de
curieux têtards ?

ma tête, l'ayant torticolis vers d'autres réfléchir, j'éc-
riture comme je tordu et si je prends peur, dans le labyrin-
the *on ne meurt jamais*, ma tête revissée en haut du
phare, may day... may day...

les cils à ses paupières dormantes, je les crois très
blonds, ma tête échouée de côté à l'oreiller sang caillé -
mais tu n'es pas blonde ma *chairie* quand j'aspire ton
orchidée alors c'est que / peut-être / la lumière - ma
tête proie sans méfiance des eaux dormantes je la perds
dans l'archipel vapoureux des rousseurs, ah que sonnent
les voyelles, étincellent les consonnes pour le psaume de
la nuit goulue

mauvais sang me rend la tête esquinlée, le cœur galet
pourfendu ; quelle réponse avez-vous pour le réseau de
mes nerfs : la main mienne sur la peau de son dos, à l'é-
tiage du sommeil, c'est apaisement diffus en lente circu-
lation, patient ravaudage

suffit cet évangile minimal pour les prochaines heures,
coudre ainsi la gueule du néant, je m'extrais des draps,
je connais qui j'aime et prépare un café

fiancé à nocturne lavandière, j'essore sa chevelure et ma
pensée pareillement
advient que la bougie s'éteint, grincent les roues de sinis-
tre charroi, or je n'ai que pitance de mots à jeter entre
les mâchoires de la hyène, ma tête arrachée, tout s'en-
fuit de la cage éventrée, avec le désordre des syllabes les
yeux jaillissent des orbites, l'entier alphabet siffle la
grande F majuscule de la folie, ah j'ai mal j'ai mal, ma
tête est mon cénotaphe

comme ma tête dévissée, emportée par certain courant
inflexible, sur quel totem finira-t-elle en chapiteau

*"L'orage approche ou bien serait-il en train de se décaler
vers l'ouest ?"*¹

la théorie de la réalité est invalidée, de toutes les fleurs
la rose et de tous les vents celui qui pousse vers l'ouest,
je ne puis dire plus précisément, ciel cyanosé ou ténèbre
prussienne
et pas plus mort que vivant, moi, contradictoire, qui n'y
suis plus

la grande F majuscule de la folie fortissimo, cela est
féroce farandole de non-sens, ma tête hantée de ce fra-
cas, hall désert, de gigantesques plantes vertes agonisant
au long des baies vitrées

et le carrelage comme une banquise crevassée

J.B.

¹ Richard Brautigan

Oh ! Bonne Mer...

*Traji-comédie en un seul acte infini,
donc sans faim, ni moyens...*

Personnages :

Mère, très affairée, aux fourneaux et machines...

Fils, suréquipé, prêt à partir...

M. : Où vas-tu ?

F. : ...

M. : Mais où tu vas ?

F. : À la pêche

M. : Mais s'il... Tu as vu le ciel ?

F. : Évidemment.

M. : Alors, tu risques...

F. : Surtout pas.

M. : ...

(Et soudain, une porte claque.)

Le père rentre de ses 3 x 8.

P. d'A.

Janvier. Mars 2012

Alliages

Alors voilà

Il y avait des ronds et des carrés
Des formes de mots en pointillés
Des gouges invisibles pour sculpter
Le fil entre nous et au-delà

Alors voilà

On voulait se parler et s'écouter
Mais nez contre nez on ne se voyait pas
Et les ciseaux des comment ou pourquoi
Ont peu à peu lacéré avenir et passé

Alors voilà

Peu à peu les ronds sont devenus carrés
On a simplement cassé le sablier
Et le temps a cessé de se moquer
Des pâles volutes de nos émois

Puis la géométrie a gelé
Les silences se sont peuplés d'été
Et un nouveau présent est né

A. J-D.
Février 2012

Plus rien à dire ?

*L'acide nitrique ne fait pas de sentiment.
La plaque de zinc s'écrit,
de morsure en morsure,
L'aventure commence.*

Elle pourrait l'écrire, une fois de plus.

*Le sens n'advient pas tout de suite,
il n'est pas à l'ordre du jour.
C'est d'abord un combat entre les surfaces protégées
et les morsures de l'acide.
L'artiste témoigne qu'il y a toujours de l'invisible
à faire émerger, dans son utopie constructive.*

Mais aujourd'hui ce n'est plus suffisant. Ou beaucoup trop ?
Tout se bouscule dans sa tête.

*Encore et encore, l'une sur l'autre, l'une contre l'autre,
Les plaques s'affrontent, se complètent, dialoguent.
L'eau forte estompe, veut effacer,
mais laisse des traces en mémoire.*

Il devient urgent d'inventer ensemble, par et pour le plus
grand nombre.

*Le palimpseste s'installe de manière imprévisible
pour enrichir la matière d'une complexité nouvelle.
Les empreintes finissent par faire surgir des sens
possibles, et puis un sens privilégié. Quelle est cette
parcelle du monde invisible qui m'habite aujourd'hui ?
Comment se fait-il que le procédé soit toujours le
même et que l'effet soit toujours différent ?*

Ch. L.,

Conques, le 8 mars 2012

Comptine

*Lao Tseu m'a dit : "Plutôt que d'élever des murs,
construis des ponts !»*

Comptine d'enfance, refrain de ronde, poème,
Je répète. Je radote. Je routine. Je rêve.
Je suis attelée, je tiens bon la route.
Oui. Je tourne en rond, mais pas rond.
Je picore, déguste et cède au futile...
Un rocher, un ravin ou le brouillard,
Et je m'arrête.

Instants aporétiques où je regarde la voie.
Voie sans issue qui m'aspire et me cloue.
Je vais à la conscience d'un manque...
Ratée la marche de la spirale vive,
Celle qui demande réflexion active.
Changer de cap, de train, d'allure,
Pour ne pas mourir.

Choisir entre bovarysme et assumption !
Pour ne pas fléchir, me déclarer la guerre,
Comme Ulysse, me faire attacher au mât,
Laisser sirènes, faux ors, chaînes et fers.
Et puis retrouver mes bonnes racines, unir
Vie réelle et rêverie et toujours choisir,
Chercher le Beau.

Je sais déjà que mon évolution sera combat.
Tel Sisyphe, je devrai recommencer et braver
Conflits et espoirs avant la paix, l'échec ou la joie.
Car un changement radical ne serait qu'utopie...
Mais pas de nouveauté sans action nouvelle.
Alors je fais un pas, mon paysage est déjà autre.
J'éloigne la Faucheuse.

Ch. B.

1^{ère} partie
Mots en
bataille



© Claude Barrère

*pour Anne VAUTOUR
artiste-peintre*

Anne, ma sœur Anne

vocatif à dire l'avènement
de la Peinture

au mur décrépit du Réel
l'adossement
de vigne dénouée
de glycine et de cri
aux tonnelles du vide

aux marges du Poème
cette fleur prise aux lèvres
ce suc pris au fruit

cette veille tardive
de bulbes à mémoire
au terreau de ma nuit

pour la traversée
rhizomes dormants
stolons à ponter d'espoir
l'autre rive

pour la Traversée

quand se ressource
l'onde des mots
à l'apparu des lignes
des couleurs et des formes

jusqu'à ouvrir du jour nouveau
possible rose bleue
l'Incantatoire

*Cl. B.
mars 2012*

*2^{ème} partie
(Re)configurations*

Descendre

*"Les fleuves m'ont laissé descendre
où je voulais"* A. Rimbaud

Déjà
les fleurs grandissent
blanc mois de Marie

Je m'y suis enlisée
si profond
comme l'été rangé là
et ses bouquets de brume

Les doigts ouvraient de petits effeuillements
d'aucuns n'échappaient
les promesses lunatiques
rosée en semis du futur

Impossible en ces solitudes
offertes refusées
de séparer le silence
foulé avec dévotion
tout bat d'un éclat froid
pour ce qui encore
n'existe pas

Et je n'ai pas su
le cœur abordé
la raison de ne frôler
que jupons blancs chiffonnés
pollen entravé en grand désir
de printemps carillonnant

Viendra-t-il jamais assez de vent
cinglant
et plus encore
plus résolu
des tiédeurs naissantes
le vagissement peint de blanc
des narcisses

Ne pas peser
dériver eau de source
écrite menue
sonate jamais jouée
dont s'éternise le final

Mai couleur d'éclosion
premières illuminations
sous l'arbre de Judée

À contre-mort
au bout de quelle attente
de quel visage disant sans cesse
sauve-moi
de quel havre
ses coffres pleins
prendre corps
rester là enclose
quelques siècles.

M-C. R. janvier 2012

Derrière le mur

Partant souvent en direction des plages, j'emprunte une voie bordée de villas calmes et d'espaces verts fleurant des senteurs de pins. Je me sens revivre en grimpant énergiquement la côte. J'amorce ensuite une descente assez raide, très prometteuse d'un vaste paysage marin et aussi de belles heures à lire ou à courir derrière mes petits-enfants un peu fous, afin de les protéger. Le long de cette voie en pente, ceux-ci choisissent de marcher sur un chemin parallèle escarpé mais protégé où ils ont l'habitude de vivre leurs aventures en "se faisant des films", créations mentales qui leur permettent de vivre intensément et de s'évader tout en s'affirmant.

L'autre côté de cette voie descendant vers la mer est occupé sur toute sa longueur par un mur colossal constitué de pierres d'un ocre brun et de roche illuminée par des fragments minuscules de mica. Ce mur confortable avec ses replis de personnage plutôt "rondouillard", nous le longeons lors de nos balades habituelles ; il offre à notre inconscient une promesse de sécurité, mais peut-être aussi une ambiance "quotidienne" banale et surprotégée. Nous n'ignorons évidemment pas que cette paroi a également une fonction de séparation entre les différents terrains et nous subodorons qu'il existe peut-être en arrière de celle-ci, dans une propriété inconnue, un simple parterre d'herbe verte. De notre côté, ce mur accompagne la route et son ombre s'y déploie. Pour nous, il fait partie intégrante du paysage et il ne nous viendrait pas à l'esprit de le remettre en question.

Pourtant, un jour de balade au niveau de cette route descendant vers la mer, notre sensibilité profonde est submergée par un apport vertigineux de lumière et surtout par l'accès à un paysage totalement inattendu se situant à l'arrière de ce mur : celui-ci a été détruit sur une longueur d'une dizaine de mètres et cette ouverture soudaine nous met en présence d'une colline verdoyante, inondée de soleil, accompagnée d'arbres divers mettant en place une perspective attrayante. Ce mur protecteur nous avait caché tout cela !

À la suite d'une acquisition de terrain, ce vaste espace surélevé et enchanteur sera équipé d'habitations en accord avec le cadre et surtout en lien avec la mer ainsi que la route qui nous y mène énergiquement.

M. F.

L'œuf bien au dedans

l'air
s'en retourne
à chacun de
mes passages

le soleil battant
dans l'oiseau

reprend

ma respiration

malheureux
du ciel tombé
l'œuf du déjà né

trop au dedans
circule
s'arrête

son cercle trop
fermé ne tourne
par son milieu

le ventre si
frais au dehors

l'oiseau recule
sans cesse cherche
l'horizon
sa place

la montagne

se lance
mais déjà l'œuf

envolé

D. B., Buenos Aires,
23.09.2011

2ème partie
(Re)configurations

Le Sculpteur

"L'héritage de l'Antiquité est comme la Nature elle-même, un vaste espace à interpréter : ici et là il faut relever des signes et peu à peu les faire parler."
Michel Foucault.

La tempête s'essouffle...

Elle a fait rage des jours et des nuits, tout cet hiver-là.
Dans le lointain, un sentier caracole, mine de rien,
le long d'une décharge de maisons anciennes,
abandonnées par leurs hôtes :

Des trésors personnels sont voués à l'oubli,
enterrés dans ces monticules de bric et de broc.
De même, gisent des dentelles d'épaves, comme saisies
lors d'un arrêt sur image :
des objets hétéroclites, jetés sur la grève,
abandonnés par la mer en colère,
la mer de cet hiver-là :

des bois flottés si doux au toucher,
de la ferraille tordue, rongée de sel,
un poupon pleureur désarticulé,
quelques chiffons informes...
reliés d'algues brunes qui s'enlacent
bosselés de galets éparpillés tous azimuts.

Ce tableau naturel crie la solitude désœuvrée
de ces reliques au devenir perdu.
Elles n'ont plus de sens,
extraites de leur histoire
désormais figées dans le temps

Un homme de légende, venu de loin,
marche sur ces lieux :
cet énigmatique bazar l'intrigue.
Il s'y arrête, observe, ramasse, tourne dans tous les sens,
s'approprie, transforme,
façonne le bois, le métal, l'argile,
le petit bout d'image dentelée...
dans son musée imaginaire.

Les résidus au devenir perdu,
rejoignent peu à peu
l'atelier de celui qui leur redonne
corps et âme de ses mains et
savoure leur langage.

Ces mains-là, modèlent et relient.
Elles font parler en silence.

Le geste prolonge l'émotion, la pensée,
le désir de redonner vie.
Les laissés-pour-compte retrouvent une âme.
Le mouvement créé à nouveau
sculpte le temps qu'il suspend dans l'espace.

A.S.

C'est une danse

Comme dans un habit de fête elle s'installe, étrave du navire prête à fendre la lame, à recevoir la vigueur des vagues des mains...

C'est une danse où les mains luisantes glissent sur les épaules et s'élancent et s'étirent dans un roulis de houle. L'onde est pure, la déesse souveraine dans son abandon, le capitaine tient son cap, il abordera l'île où un trésor de liberté est caché.

La mer n'est pas dans son clapotis, les vagues sont profondes et liées. Parfois l'écume surfe en crête dans un friselis enchanteur, fluidité, suave mouvement au parfum de brise.

Pour gagner l'île il faut border les voiles, alors le mouvement s'accélère, vibrant, tonique, la proue plonge et s'élève, portée par la vague ou choquant légèrement la voile, le vent l'enfle et la gonfle, ouvre plus grand la respiration, magnifie les sensations et le navire glisse dans des élans de plénitude.

C'est vaste, mimétisme parfait avec l'albatros, battant des ailes puis se laissant porter par les souffles chauds, qui s'élève et plane et joue de légères vibrations frémissantes, sublime aisance, ivresse des espaces...

La déesse de proue est majestueuse, impériale, car elle sait et pressent la promesse de liberté. C'est vent arrière, la grand voile peut s'ouvrir, se dilater dans son infinitude grandiose de courbes et de couleurs.

Le voyage initiatique est bientôt terminé, retour à l'unité, verticalité. Droit et fort, le maître danseur pose ses ailes, ses larges mains, pour un repos serein.

L'anse à l'abri du vent, le port et sa jetée ou la plage dorée dans sa courbe douce, légères ondulations des vagues venant effleurer le sable : chuchotements, silence, chuchotements, silence, chuchotement, silence...

C'est une danse
un corps à corps
accord
un corps à cœurs touchant !

Mes amis, mes souvenirs

*"Comment pourrais-je jamais vous oublier
puisque je n'ai pas à me souvenir de vous :
vous êtes le présent qui s'accumule"*
René Char

La nappe
sur la table
le pain blanc
dans le jardin l'été
habille ses dimanches
nous parlons
nos regards se souviennent

En cercle
Les chaises vides
S'étonnent du silence
La gaieté s'en est allée
par la porte fenêtre
vers le monde
qui écoute leurs pas

Ils vont
cueillant le miel
aux essaims des saisons
dans la toile d'araignée du vent
dévalent les crêtes
se soulent à la caresse des monts
Ils suivent
les escadrons des bosquets
sur les sentes
pailletées de fleurs
jusqu'au petit bois de cembres

Parmi les chants des oiseaux
Ils délivrent les mots
du cercle convenu
buvant au feu des sources.

A-M. S.

2^{ème} partie
(Re)configurations

Quelque chose existe qui demande à être atteint
un déploiement de soi une obole
une lisière à franchir
un pont à traverser
une lumière à saisir

*

* *

La beauté fait mal autant qu'elle apaise
Elle appelle
Elle happe

Je vais vers elle comme prise par le courant
Je ne sais rien
Je ne sais encore ce qu'il faut nommer
Je suis désignée pieds et poings liés
J'entends murmurer le silence tout chargé de cris.

*

* *

Juste un mot sur une page blanche
Est-ce trop demander
Un mot subtilement choisi
qui l'éclabousse tout entière
et se répand comme l'encre de Chine
Juste un mot pour résumer le monde
et ce qui de lui reste beau.

Fin de partie ?

"Parler d'un lieu du monde, c'est parler du monde"
(Lionel Trouillot). Mais alors, quel lieu évoquer ?

Ici, ailleurs, là-bas
sous les bombes
1000 brèches

Dans les mots
1000 entailles

tourmente

Ici, ailleurs, là-bas
colère qui ronge
moussons moissons
le noir outrepassé

rébellion

Ici, ailleurs, là-bas
fragmentation de bulles
ruptures en rebond

insurrection

Impair, passe et manque ?
Un jeu ? Nullement.
Mais le frottement des feuilles sous le vent.
Broussaille ardente
Mémoires vives

Disons nos rêves. Ils habillent nos rues et nos jardins.
Fraîcheur soudaine. Échauffement.

M.N.

Nuages bas

à partir de *Ciel*
(1953-1954) de Nicolas de Staël

Lente dérive des nappes nuageuses
aucun oiseau silence épais
Coulées presque uniformes à peine mouchetées
L'horizon éclairci insiste vers le bas
sous le poids impalpable
implacable
des gris bleutés des bleus grisés
 si doux pourtant
qui engluent le regard
Le ciel fait obstruction
À ras de terre entre le bleu léger et la menace noire
se mène un lent combat
On n'en sait pas l'issue

M. M.



© Claude Barrère

cursif, ive :
adj. 1792 ;
cursif ; 1532 ;
latin médiéval
cursivus,
de currere,
courir.

I. Qui est tracé
à la main
courante.
"On appelle
cursive toute
écriture
représentant
une forme
rapide d'une
écriture
plus lente".
(M. Cohen),

Lettres
cursives.
Subst. La cursive.
V. Anglaise.
Ecrire
en cursive.

II. Fig. V.
Bref, rapide.
Style cursif.
(Le Petit
Robert).

*"Forçant et malmenant parfois la langue,
afin qu'elle me renvoyât mon état de Poète,
je lui laisse maintenant l'initiative
de venir à moi, pour moitié de la quête
(le tout appartenant de fait au lecteur),
en libérant enfin son parfum..."*

(Cl. B.)

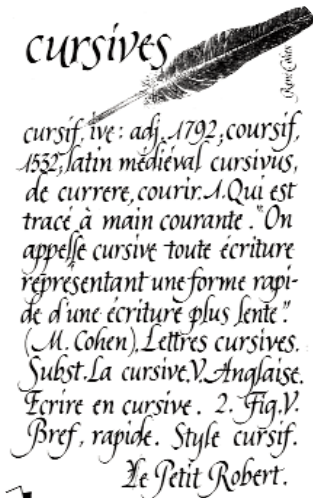
"Où va la poésie ?"

Une contribution
de **Claude Barrère**
poète et militant des mots

Pour une fois, *Cursives*
ne prend pas la forme d'un
entretien mais présente
un parcours poétique.

Comment entre-t-on
en écriture ? Quels liens
imaginer entre écriture et
lecture ? Quelle place faire
au "je" en écriture sans céder
à l'illusion biographique ?
Comment articuler texte et
travail plastique ? Que dire
de la langue dès lors
qu'elle devient objet
de travail poétique ?

Telles sont les questions
que Claude Barrère
aborde ici pour nous.



Où va la Poésie ?

*"Elle va à nous pour rendre
habitable l'inhabitable,
respirable l'irrespirable"*

Henri Michaux, *L'Avenir de la Poésie*
(Didier Deville Ed., 1997)

*"L'avenir de la poésie est d'être
source d'avenir parce qu'elle est
un perpétuel recommencement"*

Bernard Noël, réponse extraite de
Où va la poésie ?
(Ed. Unes, 1997) [1]

Premiers pas en poésie, premières influences

Au début donc était... LE MOT.
Ces mots de ma prime enfance
devant lesquels, selon ma mère,
je "tombais en arrêt" jusqu'à les
répéter à satiété, en bricolant
d'autres, ces mots-cailloux que
je gardais en bouche - par méta-
phore déjà - malgré l'interdiction
paniquée de ma chère nourrice.
Et par quel hasard, Mr le Directeur
du Collège, me choisit-il à moi
élève de 3ème, pour m'offrir son
dernier recueil de poèmes,
pourant si personnel ? Il buvait,
disait-on.

Double rapport à la "chose poé-
tique" qui, relayé par l'influence
d'une mère littéraire, de la
découverte au grenier de ses
cahiers de réitations finement
illustrés (l'écriture nous vien-
drait-elle des mères ?), devait

peupler mes carnets de jeunesse
de poèmes, et de crayonnés,
m'aidant par la suite à supporter
solitude (et différence)... durant
mes années de pensionnat à
l'École Normale de Toulouse.

Dans le même temps, je dévorais
de la poésie contemporaine en
poche, poésie étrangère aussi
avec la précieuse collection
Orphée ; je m'approchais timide-
ment des revues *Encres vives* de
Michel Cosem qui publia mon premier
poème et de *Tribu* animée par
Serge Pey lequel me fit découvrir
Meschonnic et sa *Critique du
rythme*... sans oublier la pratique
du théâtre universitaire avec le
regretté René Gouzenne, fondateur
par la suite de la toujours bien
vivante *Cave Poésie* à Toulouse.

De quoi bien orienter le chemin !
Pour l'heure, j'avais la conviction
qu'un seul mot aurait pu suffire
au poème, ainsi jeté parmi la
page comme un caillou dans la
mare qui arrondirait ses ondes à
l'infini. Ce goût pour la mise en
résonance de rares mots matri-
ciels - choisis pour leur pesée
sonore et visuelle, leur rythmicité,
leur traversée de sens multiples -
devait quelque peu m'isoler ! Je
m'abandonnais aux *Divagations* de
Mallarmé, à son *Coup de dés* aussi,
depuis son écriture aphoristique,
résistante et prétendument
difficile ; je me ressentais "Laveur
de mots", avec la complicité active
du lecteur. Cette économie-là ne
pouvait que me conduire à l'œuvre
de Du Bouchet, à son recours au
blanc, au silence, à l'effacement,

avec en prime cette recherche de mises en espace éclatées du dis-continu, qui m'occupera longtemps. Au plan symbolique, une fracture semblait là, bien à l'œuvre, faisant blessure d'un manque, d'une absence, d'une séparation originelle, sur fond de nostalgie de l'Un...

*Mots
en avant de moi
la blancheur de l'inconnu
où
je les place
est
amicale*
André Du Bouchet, "Luzerne"
extrait de *Laisses*

La Littérature-jeunesse, agent culturel de lectures en partage

Ma culture poétique, prise dans une pédagogie tournée vers les jeunes, allait par la suite beaucoup s'enrichir avec ma participation à la Commission Pierre Emmanuel : de nombreux poètes approchés dont les plus marquants furent Guillevic (pour son lyrisme concentré, appliqué "à tout rendre concret, palpable"), Reverdy surtout (pour le "bruit intime que font les choses" dans un simple et pur détachement), Ponge bien sûr, pour sa philosophie matérialiste du langage, son *Parti pris des choses* "muettes", et ce bréviaire en (ré)écriture qu'est *La fabrique du pré*, Roger Caillois aussi, pour son *Écriture des pierres*, pour sa dénonciation aussi des *Impostures de la poésie*.

Sans oublier Bachelard, qui savait jeter des ponts entre science et poésie, et enchanter la symbolique des quatre éléments. N'ai-je pas toujours appris "poésophiquement" de l'écriture de certains philosophes et essayistes !

L'intérêt porté aux Oulipiens s'y doublait d'un questionnement critique sur l'efficacité et les limites de leur ludisme de contrainte pour nos ateliers d'écriture.

Mes fonctions de formateur chargé de documentation, détaché auprès du CRDP de Toulouse, m'amènèrent à militer pour la Lecture/Écriture - tandem tellement émancipateur - au sein de mouvements d'Éducation Nouvelle, de revues aussi et dans le cadre d'Universités d'été interministérielles. Cette Littérature-jeunesse que l'on dira, pour le meilleur et une fois affranchie de la masse pléthorique de productions complaisantes, agent culturel de lectures en partage, actives et plurielles. Littérature passerelle vers une future lecture adulte en actes, avec ce fleuron de l'album que, par double sensibilité iconique et littéraire, j'investissais en formation, comme étonnant objet-livre toujours à l'avant-garde depuis d'inédits "tricotages" texte/image. J'y défendais la lecture-réseau en capacité de comparer, de relier, de distinguer, sur fond d'ouverture et de partage.

La belle réalisation illustrée de *Paroles des Poètes d'aujourd'hui*, (Albin-Michel 1999), atteste de ce souci de transmission en direction de la jeunesse.

Partout où l'on "tient parole" : du passeur tous terrains à l'animateur d'atelier d'écriture

En effet, la posture de passeur, voire d'initiateur, pourrait faire lien entre les diverses fonctions de ma carrière : enseignant, formateur, chercheur, documentaliste... à compléter par celle d'animateur, durant 15 ans et avec quatre amis formateurs, au sein de l'Atelier K "pour l'Écriture". Libérer une disponibilité à soi-même, motiver l'écriture par des dispositifs et des moyens innovants, pour un "penchant" à écrire au développement durable, favoriser une culture de sociabilités fécondes autour... mérite qu'on s'y attarde et ne cesse d'être subversif aujourd'hui comme hier. Belle et passionnante aventure, éprouvante aussi, riche d'enseignements et de réflexion critique, en lien avec la *Boutique d'Écriture du Grand Toulouse* et son groupe de recherche.

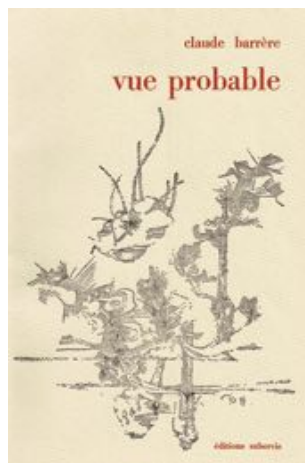
Partout où l'on "tient parole" avec d'autres, sommes-nous si éloignés de l'exercice personnalisé de la Poésie ?

L'aventure fondatrice du Prix Voronca à Rodez

Avec d'autres poètes, je fréquentais fidèlement les Journées de Poésie de Rodez recueillant les avis attentifs de Marie-Claire Bancquart et de Gaston Puel.

J'aimais y retrouver quelques invités d'honneur dont Bernard Noël et Lorand Gaspar chirurgien-poète, essayiste et grand traducteur lequel, au dos d'une carte choisie, en retour de lecture pour *Vue probable*, m'assura qu'il sentait un écho entre la musique de Webern qu'il affectionnait et mon écriture poétique : dont acte ! pour l'atonalité, la brièveté des motifs, la concision extrême peut-être.

Mais j'allais devoir mon Prix Voronca en 1980 à l'amitié affectueuse du poète humaniste Jean Digot, initiateur et inlassable animateur de ces Rencontres qui, au détour d'une dédicace, me gratifia d'un généreux "frère en ferveur du poème"...



À 33 ans, *Vue probable* était un recueil-somme, qui avait pris plus que son temps, accompagné aussi de mes dessins (attachés au rendu de matières végétales), re-traité maintes fois, élagué et réduit, et surtout recomposé

significativement, par le recours à deux typos différentes, en *Passages* (pour les poèmes plus expérimentaux) et *Chants* (pour les poèmes lyriques). Recueil mais plus encore Livre-projet, pour lequel j'aidais à la réalisation à l'imprimerie Subervie de Rodez.

Je tentais là d'approcher une pensée aphoristique à la René Char, jalonnée de "raccourcis fascinants" et de formes fragmentaires calquées sur sa *Parole en archipel* ; j'y avançais (à l'instar des Présocratiques) dans la dualité des contraires que le chant devait réconcilier, tout en postulant cette fameuse "disparition élocutoire du poète" venue de Mallarmé ; le tout orchestré, selon un spatialisme inspiré de Du Bouchet (et de Cummings aussi), offrant au regard ses recherches typographiques zélées, dans l'unité-page. Assez, au jugement de certains, pour me taxer de poète difficile, intello, avec tendance à l'hermétisme (certes j'avais découvert avec intérêt quelques hermétistes notoires, de Maurice Scève à Montale)... toutes critiques perdurant à ce jour !

Dès cette époque donc, j'esquissais quelques parades de réponse, puisées tout d'abord dans l'œuvre de René Nelli qui, attachée aux fameux trobars du Moyen Age (*trobar clus ou clar* : obscur ou clair, deux chemins du poétique), qualifie l'expérience du poème comme lieu de transitivité : "entre ceci et cela, le poème est transitif", entre fermé et ouvert, entre ténèbres et Lumière... pour

briller de tout son noyau d'éclat, unitaire. Le propos de Georges Perros dans ses *Papiers collés* viendrait en complément : "La poésie n'est pas obscure parce qu'on ne la comprend pas mais qu'on n'en finit pas de la comprendre" ; et celui, sans appel, de Mallarmé : "Je crois décidément à quelque chose d'abscons, signifiant fermé et caché, qui habite le commun." ! Pour finir par une acception du verbe comprendre qui n'est autre qu'un "prendre-avec-soi" ("avec lui" dirait Lorand Gaspar), en s'y disposant donc au mieux... par l'entraînement à la lecture - à haute et vive voix - de poèmes (qui n'est pas que scolaire), faisant retour au corps rythmé, au souffle, à cette mise en bouche des mots, qui développe pleinement une attention mémorisatrice des réseaux de tous ordres à l'œuvre dans le texte. De là à devenir potentiellement écrivain de ce qui est ainsi lu, oralisé et interprété, n'y aurait-il qu'un pas !

Recherche d'identité communautaire avec Escalasud

Autre regroupement ressourçant, celui d'Escalasud Colloque des poètes du Sud, fondé en 1988 par Michel Cosem et Frédéric Castan (avec l'apport généreux du poète-agitateur Jean-Pierre Metge, inlassable rédacteur des *Feuillets-Bulletin*), riche de rencontres, d'échanges et de réflexions autour de la langue et

de la culture occitanes, dans leur forte historicité et actualité. Manifeste pour une poésie plus incarnée, de la sonorité et du rythme, d'adhésion au Réel, au quotidien, au vécu, dans une proximité avec la Nature, le pays-paysage, le terroir, le territoire... "Géo-poétique" en construction, pour un génie du Sud plus ouvert et rassembleur, éloigné d'un régionalisme passiste et sectaire, et qui luttait dans le même temps contre le parisiannisme ambiant et les ukases de *Tel Quel* !

S'il y eût implosion en plein vol, à force de querelles intestines... il demeure des liens renforcés entre poètes de la région, et un bel enregistrement-cassette de 28 poètes chantés ou dits (d'Espagne également) où le chanteur-poète-ami Philippe Berthaut m'offrit, "pris au chant", un de mes poèmes inspiré par une peinture de Marfaing : "Sait-on le blanc, sait-on le noir", illustrant à ce titre mon goût croissant pour les transpositions d'un art dans un autre.

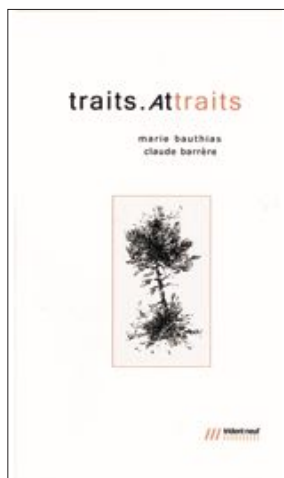
Vers un rapport privilégié entre poésie et peinture

Dessin et poème, deux inclinations et pratiques qui, depuis mes 9 ans, marchent l'amble, issues d'un même souffle créatif, développant chacune avec ses moyens spécifiques une inscription de l'Instant dans son saisissement. Véritables vases communicants dont le rapport n'est pas d'illus-

tration mais bien de consubstantialité. Je devais en découvrir, émerveillé, l'évocation duelle la plus pérnante et éclairante, sous la plume du Michaux d'*Émergences-Résurgences* dans la stimulante collection des Sentiers de la création chez Skira.

Cette passion pour deux modes d'expression à mettre en "co-exaltation" (selon le mot de Victor Segalen) devait s'exprimer fréquemment au contact d'artistes amis, ce que *Le Fils*, livre de Grande Bibliophilie (avec Jacques Places, graveur et François Da Ros, typographe) composé d'eaux fortes alliées à 8 de mes poèmes, sur la suggestion des stations du *Chemin de Croix*, réalisa pleinement en 1990.

Une incursion, quelque peu iconoclaste certes, dans le Sacré qui modifia mon rapport au Verbe et engendra pour nous toute une série d'expositions, lectures publiques, solos de danse, de voix et de musiques. De quoi marquer ces années d'une pierre blanche, et rester inhibé pour la suite... jusqu'à *Lumière d'outre lumière* en 2000 (avec gravure de Gérard Truilhe aux Éditions Trames), tourné cette fois vers les vitraux de Soulages pour l'abbatiale de Conques, leur beauté d'épure hauturière et leurs opalescences irisées... suivi en 2005 par *Traits Attraites* aux Editions Trident Neuf, où Marie Bauthias, poète et éditrice, déposait des mots pénétrants à l'entour d'encre miennes.



De nombreuses écritures critiques suivraient, pour des catalogues d'exposition (*Pour saluer le Dessin* au musée Ingres de Montauban en 1991), des plaquettes monographiques (*Une poétique de l'espace* en 2011, autour de la peinture "métamorphique" de mon ami Alain Besse), sans compter avec de multiples cartons d'invitation... d'autres ensembles restant en souffrance, faute d'éditeur motivé !

Je m'initiais là à rendre modestement ce que j'avais pris à Reverdy distinguant les Cubistes, au René Char des "Alliés substantiels", à *L'arrière-pays* cher au critique d'art-poète-philosophe Yves Bonnefoy, à Du Bouchet dans son compagnonnage avec Tal Coat, à Jacques Dupin face aux sculptures de Giacometti, à Bernard Noël investissant magistralement l'œuvre d'André Masson, à Gaston Puel se penchant sur Bram Van Velde. "Donner à voir", voilà bien le challenge, à l'instar du recueil d'Éluard !

Le temps d'un credo reaffirmé.....

Face aux poètes du flot, je resterai, non par mode et décidément, un poète du peu et du presque-rien ! me conformant en cela à l'exergue de Lao Zi retenu en couverture du recueil *Matière à regard* : "Le peu obtient, le nombreux égare". Engouement certain pour le dépouillement sensible du haïku, et plus largement pour cette esthétique du plein et du vide dans sa non-séparation Homme-Nature et sa révérence au Signe, approchée magnifiquement par François Cheng.

C'est dire combien l'effet de resserrement, amplifié encore par l'inscription du poème dans l'unité-page, est un choix délibéré, assumé, et non une limitation quelconque. Ce qui demande un incessant travail de ré(é)criture (loin de la croyance spontanéiste au premier jet), associé à un doute critique parfois trop castrateur : "Ajoutez quelquefois et souvent effacez" conseillait déjà Boileau, relayé plus près de nous par ce propos de Claude Roy : "La seule pauvreté estimable est celle conquise sur un trop-plein".

Le dessin aussi se faisait viscéralement scrutateur, obsédé de radiographies du corps et de pénétrations de la Matière, dans l'admiration de l'œuvre de Fred Deux, comme en préfiguration de ma pratique actuelle de la gravure.

Mes lectures par ailleurs privilégient le plus souvent les formes courtes : fragments, aphorismes, pensées et propos, essais critiques, nouvelles, journaux et correspondances...

Autre quête, celle d'une certaine verticalité - transcendance oblige et dépassement de soi - entre élévation et chute, entre élan vers le haut et attraction vers le bas, telle que spirituellement elle se présente sous le titre générique de *Poésie verticale* dans les 14 recueils de Roberto Juarroz (avec pour ma part, les figures symboliques du puits et du cyprès, côté dessin aussi puisque cet arbre fut l'unique motif d'une de mes expositions en 1989). Mais on peut invoquer aussi, plus visuellement présents, les étonnants *Sonnets monosyllabiques* de René Nelli, plus intensément la langue d'exil et de retrouvailles de Paul Celan, ou le cri performatif des *Paralipomènes* de Ghérasim Luca.

"La loi de la pesanteur qui agit sur la poésie engage non seulement une force vers le bas mais aussi une attraction vers le haut" conclurait Juarroz !

De l'importance de la Parole

Le moment d'engager ici une réflexion sur la Parole, essentiellement marquée par une lecture-phare, celle de *Approche de la Parole*, essai de Lorand Gaspar (poète et traducteur, scientifique et chirurgien), où l'on voit ce qu'il y a de commun

entre l'apparition de la vie et celle organique d'un texte, où la création poétique s'éclaire des données de la biologie, éclairant à son tour notre savoir et notre ignorance, où l'attention portée essentiellement à cette *Parole en liberté* qui sans cesse les déborde, entre connu et inconnu, finit par l'orienter vers les origines du monde : "Écrire un poème est chaque fois réapprendre à parler..."

De la question du "je".....

Encore faudrait-il ne pas entretenir la confusion entre le Je et le Moi... comme le dénonce Meschonnic, à propos de l'œuvre de Charles Juliet, où il trouve à fustiger avec raison cet effet pervers en poésie, lui préférant "un processus de subjectivation maximale du langage qui n'a rien à voir avec l'emploi ou non du pronom personnel je".

Par-delà la disparition élocutoire du sujet postulée à mes débuts (à l'intérieur d'un certain nominalisme), ai-je su trouver d'autres façons de Je, et à travers quoi ? Question complexe, qui me semble appeler deux réponses pour le moins :

- celle des écritures de séjour où le Je rejoint une forme d'habitation poétique, essentiellement une "Pensée-paysage" selon le récent ouvrage de Michel Collot, trouvant dans ce rapport au génie du lieu un dire emblématique d'un type de rapport à l'écriture (l'austérité du Causse dans

Matière à regard, ou l'effet de cristallisation pour les salines de l'Étang de Bages dans *Esprit de sel*, ou encore le discontinu rythmé, d'ombre-lumière entre les pins landais, dans *Paroles d'entre-vue* ;

- celle des poèmes adressés, le plus souvent à des artistes qui, au nom d'affinités électives, mettent ce Je en résonance avec leur forme d'expression singulièrement autre (peinture abstraite mais aussi graphisme moderne, photo de création, danse et théâtre contemporains...), la qualité amicale de la Rencontre humaine jouant un rôle essentiel. Si l'approche peut être critique, elle l'est dans une empathie participative, condition d'un ressenti troublant - d'essence quasi divinatoire - qui me met en présence de la geste de l'artiste (plus que du résultat oeuvré) pour aller cueillir l'acte créateur à sa racine, et le projeter dans un devenir possible. Posture difficile à tenir, hors de toute prétention, j'espère !

Et dans ce qui reste une révérence à l'art et à ses artistes, accéder à un Nous, à ce point vital et combatif, pour gagner sur les marges de familles de sensibilité culturelle et artistique en évolution.

La question du regard

Le regard comme la parole "nous donnent le curieux pouvoir d'être intérieurs à l'extérieur de nous-

mêmes" : c'est dire combien la question est essentielle, expression graphique et poétique mêlées. En témoignerait la titrologie de mes divers recueils (de *Vue probable* à *Matière à regard*, via cette future réalisation intitulée *Donne du regard*, avec l'artiste-peintre Anne Vautour, à paraître aux Cahiers du Musée du poète-éditeur niçois Alain Freixe). Grâce à un livre encore - ces notes de Bernard Noël réunies dans son *Journal du regard* - je rencontrais, émerveillé, une méditation des plus stimulantes sur cette question, assortie de réponses questionnantes pour mon travail !

Il y aurait bien une énigme du Visible, qui articule paradoxalement, autour de l'horizon, un espace visible accessible au langage et une Présence tant invisible qu'indicible, qui nous saisit et se refuse à la fois : "Le regard est une mise en boîte, qui fait de nous l'un des côtés du monde. Tout le visible est là, dans la boîte ; quant à l'invisible, c'est le dos de l'horizon et tout ce qui est derrière notre dos". Il y aurait bien une "pensée des yeux" qui intègre le spectacle extérieur à l'espace intérieur et fonde ainsi une continuité du regard à la parole. Agent de transformation "le visible ne cesse de transformer l'expérience extérieure en expérience intérieure, et réciproquement" jusqu'à cette réciprocité extrême du voir et de l'être-vu, signifiée par Joë Bousquet (dans la lignée du dernier Merleau-Ponty dont il aurait fallu citer l'apport essentiel de sa *Phénoménologie de la*

perception) : "Il faut voir les choses dans le regard qu'elles nous font". Appartenance du voyant à la "chair du monde" !

De la question du "corps"

Paradoxalement peut-être, j'éprouve cette continuité corps-langue du poème, à fleur de peau, de muscle et d'os, corps d'élan et de chute, articulé et de rythmé, en mouvement vers, corps éminemment dansé (qui me renvoie au Zarathoustra de Nietzsche : "Il faut encore porter du chaos en soi pour accoucher d'une étoile qui danse"). Et cette corporéité, fût-elle même en creux, ne devrait pas cesser, et pour le lecteur aussi, d'être désirante/désirable, dans une forme de rapport amoureux.

Si Spinoza est un des rares philosophes à affirmer une pensée du corps et du langage, la présence de cette composante chez les poètes s'avère plus fréquente, du *Grand combat* de Michaux (qui démantèle, avec une violence inédite, le corps même de la langue avec celui de son adversaire) au *Corps tragique* du dernier recueil de Supervielle, du corps-limite de *La peau et les mots* de Bernard Noël (qui rend l'espace unitaire, où se noue et s'échange matière et esprit, sensible et intelligible), en passant par le corps suicidé d'Antonin Artaud... Cet ancrage de l'activité de l'esprit dans celle du corps préside à l'expérience poétique qui est celle d'une pensée préréflexive et d'un langage

incarné. "Il y a un savoir dynamique dans les épaisseurs du corps, une veine d'énergie, d'invention et de soif immémoriales. Chaque cellule, chaque particule de chaque cellule sont des figures de la danse, sont vibration, rythme et idée qui s'imbriquent dans l'intensité de la scène changeante que nous sommes".

De l'émotion poétique

Suspectée par nos modernes, mais primordiale en effet, à condition d'éviter de la confondre avec cet affect vaguement passif et romantisant qui l'éloigne de la vigueur du poétique, pour en retenir plutôt une acception active et dynamisante : celle qui, selon l'étymologie, nous met en mouvement d'âme et de corps, fait sortir de soi, en s'incarnant alors dans la chair du monde et des mots, nous disposant à de nouveaux rapports Moi Monde Mots. Le poète René Char ne fait-il pas du poème une "matière-émotion", heureuse expression-éclair servant d'ailleurs de clé de voûte à l'ouvrage si précieux de Michel Collot au titre éponyme, qui aborde sous cet angle bien des poètes déjà cités, de Ponge à Lorand Gaspar, de Supervielle à Michaux, de Reverdy à Dupin sans oublier Bernard Noël ; pour chacun d'eux, une expérience émotionnelle singulière va finalement s'élaborer en expérience poétique et esthétique. Reverdy lui-même, dans son important essai *Cette émotion appelée poésie*, a toujours associé réalité

poétique et puissance émotive, preuve qu'une tendance à l'impersonnel, à une certaine objectivité, ne peut empêcher une forme de lyrisme de la réalité.

La poésie, une interaction vie / langage

"Dénommer, c'est ainsi détruire. Mais le contact avec l'origine n'en est pas perdu pour autant, car le mot isolé, ainsi Vent ou Pierre, nous dit parfois d'un seul coup cette réalité pré-verbale que la pensée a voilée de ses représentations approximatives ; et c'est cette lutte au sein du langage, contre sa loi de langage, - contre, en somme, sa pesanteur - que j'appelle la Poésie." Mallarmé (1)

Retour à notre point de départ, qui entame cette confiance dans le nominalisme de mes débuts, par ailleurs abusivement stigmatisée chez Mallarmé et ses émules au détriment du "suggérer" autrement fécond que, selon la thèse de Meschonnic, il aurait prôné dans une lettre à Jules Huret. Et cette "réalité pré-verbale", en lutte pour la poésie, n'est pas si éloignée de Lorand Gaspar qui guette dans l'écriture le reflet des origines du monde et de la Vie.

Passant du "matériau de l'écriture à la matière des écritures" comme dirait Michel Collot évoluant de Ponge à Gaspar, par delà le faisceau des influences, des -ismes et de leurs tics, tout en réaffirmant que le poème est fait

autant qu'il se fait, et nous fait, mon écriture devait évoluer... Forçant et malmenant parfois la langue, afin qu'elle me renvoyât mon état de Poète, je lui laisse maintenant l'initiative de venir à moi, pour moitié de la quête (le tout appartenant de fait au lecteur), en libérant enfin son parfum...

Mais concluons provisoirement avec ce dire d'Henri Meschonnic, extrait du *Manifeste final* de son essai-brûlot, célébration de la poésie paru chez Verdier (auquel l'ensemble de ces propos doit beaucoup) : "contre toutes les poétisations, je dis qu'il y a poème seulement si une forme de vie transforme une forme de langage et si réciproquement une forme de langage transforme une forme de vie". Dont acte, poét(h)ique et politique.

Et que "nous nous retrouvions dans la langue", selon le souhait si poignant de Paul Celan !

Claude BARRERE
Février Mars 2012

[1] En écho à la citation initiale de Bernard Noël qui souligne la violence d'une telle question, puisqu'il y aurait conflit entre "la recherche d'une clarté et la rencontre d'une obscurité. Entre un dedans et un dehors". B.Noël évoque "ce foyer de résistance de la langue vivante contre la langue consommée", mais à condition qu'il y ait poème et non entreprise fallacieuse de poétisation ; à condition que "la poésie et la pensée de ce que fait un poème transforment toute la représentation du langage. Tout le signe (apte à) défaire tout le système de référence, qui attachait les mots aux choses".



© Claude Barrère

Le temps
use le jour
d'une haleine froide
s'arrête
figé soudain dans l'étreinte
du mot
qui donne vie

Un jour
détient le gris
forces inertes
dans les mots
pourtant la certitude
le rire du cœur
cruauté du jour
liberté offerte
l'adversité
où se mêle
la vie

*

Seul
avec le jour blanc
livre ouvert
des mots innocents

aimer
d'étraves en douceur
rassembler
se nourrir enfin
de la blancheur
première

sommeil
rêve inversé
d'une mémoire inerte

tout perdre
et élaguer
le tronc des habitudes
gestes simples
essentiels
de l'écorce

A-M. B.

Déchirures,
telles des yeux ouverts dans le rideau
du ciel. Auxquelles l'arbre s'exerce
comme un danseur maigre assouplit
son corps afin de voir même les yeux fermés.
Sur la scène déserte, il écoute
l'au-delà
graver sur l' fleuve ses rites quotidiens.

B. M.

Chemins

La petite fille est devenue une jeune femme,
normal, quoi de plus banal
Elle a troqué les poupées
contre un ordinateur et une machine à café
mais mon cœur de mère s'affole
il a toujours besoin de protéger de soigner de consoler
Alors ?...
Couper le cordon
oui on en parle on en parle
Et qui coupe ? Qui décide de couper ?
Quand ? Comment ?
Et ensuite ?
Chacune suit sa voie
la petite, - enfin la jeune femme - la sienne,
la mère suit son chemin à elle
mais continue de regarder du coin de l'œil la route
de celle qui reste son enfant
Nécessité de grande discrétion
de non-jugement, de non-intervention,
mais - si besoin est - d'écoute pleine de compassion
urgente, bien entendu.

Dans le cœur de l'une
l'envie de l'aventure de la liberté
dans le cœur de l'autre
un vide un regret un soupir
même si la vie lui offre de nouveaux horizons
Incessant changement, impermanence,
sables mouvants
Apprentissage pour l'une
pour l'autre un regard apaisé, parfois plus doux
que prévu.

Effervescence
Silence
Confiance
Oser l'imprévu pour toutes les deux
partir vers l'inconnu, vers la question.

Surtout construire des ponts
pour ne pas se perdre
des ponts modernes s'il le faut
des passerelles aussi
légères, amovibles,
jolies, avec des fleurs,
et laisser le vent chanter
d'un bout à l'autre de l'arc-en-ciel
Permettre aussi quelque nostalgie
nostalgie d'insouciance pour la plus jeune,
nostalgie d'anciens soucis pour la femme mûre
Lâcher les amarres
et s'installer dans le présent
toujours en mouvance
de l'éternité.

*A-M. S. Hauteville,
janvier 2012*

Un trait la vie

un trait une trace une
 vie porte en elle des
 reflets aussitôt mémorisés
 aussitôt effacés la vie un
 trait rayé une archive de
 pierre mémorial la vie
 supposée vécue aussi longtemps
 météorite ne pas savoir
 se procurer un chemin rencontre
 espace interstellaire mondes premiers
 ne pas savoir l'autre
 inapparent simple sans contact sans relation
 ne rien dire montrer une position
 inclure le tiers le muet vivant à la fois
 le blanc marque une présence
 frontière langue et
 émotion adressée
 graphismes lueurs engagements
 la vie un trait un souffle
 pensées élaborées éblouissantes
 revenir encore mots résistants pluriels
 écrasants et éclairants
 prémisses pouvoir marcher
 pieds entraînés enchaînés
 chemins caillouteux
 liens inattendus éblouissements étourdissements
 la création une trace une mémoire en suspens
 sursis et dépassements
 mémoires évanescentes immigrées
 aléatoires feuillages ocres jaunes rouges et verts
 un trait la vie
 et si rien mais rien ne transparaît que faire
 espaces marécageux et spongieux
 lourdeur et pesanteur
 douceur une éclosion l'éclat
 le temps la vie

l'air léger s'accorde
brisure et bruissements
la terre lourde
s'élève
retourner le sablier encore une fois
un croquis une sculpture le souffle

T. A.

Clown, mon ami

Tu as toujours été là, à mes côtés.
Je ne le savais pas.
Je me croyais seule,
tu étais là.
Et pourtant j'ai eu si froid.

La chaleur de la Vie ne faisait pas fondre la glace de mon âme figée. Elle est passée par la souffrance du monde pour se frayer un passage en moi, jusqu'à ma propre souffrance.

Toi, ami clown, toi que je ne vois pas
tu es de plus en plus présent dans ma vie.
Et pourtant j'ai encore si froid.

Dans mes terres intérieures, c'est l'hiver. Il y a urgence que tu m'inities à tes secrets les plus intimes de clown.

Aujourd'hui, tu me donnes accès à la beauté d'une fleur, à l'amour, à un sourire au coin d'une rue. Tu m'apprends le goût de l'amitié féconde, la joie d'une balade sous les étoiles au bord de la mer, avec celui que j'aime.

Tu as toujours été là, à mes côtés...

Je me croyais seule. Dès mon enfance, ta tendresse active a mis sur ma route livres, écriture. Ah, le plaisir de lire et d'écrire ! Je comprends, seulement aujourd'hui, que c'est toi qui m'as offert ces compagnons de route pour m'éviter le pire.

En nourrissant ma quête de sens, tu m'as sauvée de la désespérance. Cette nuit, en songe, tu m'as chuchoté à l'oreille :

"Maintenant, ça y est, tu es prête,

Lâche tes repères, lâche qui tu crois être.

Chacun de tes pas à travers le vide devient une île fleurie où les autres peuvent poser le pied."¹

Ce sont mes vœux pour toi en ce début 2012. Je sais que c'est possible ! À toi de te retrousser les manches".

Merci mon ami, mon très doux ami Clown.
Cela ne me fait rien d'avoir froid, car je ne veux pas
oublier mes frères humains, qui souvent ont si froid...
Mais je ne pourrais plus jamais écrire, comme toutes ces
années auparavant : "Et pourtant, j'ai encore si froid".

Je sais que je ne suis plus seule, je sens ta présence.
J'apprends à me retrouver, et parfois même, je commen-
ce à entendre ma petite musique intérieure, celle de la
vie.

N. D.

¹ *Dialogues avec l'Ange de Guitta* Mallasz.

Dans l'ombre

Avant.

Après...

comme un songe blafard, une ligne brisée...

mais non,

seulement une ligne continue avec des pleins et des déliés.

Mais.

Des fois, les étoiles aussi tombent dans la nuit.

Ce matin-là, majestueux et indifférent,
avec insistance, un vol d'oiseaux inconnus
imprègne le ciel. Métallique et froid.

Comme

cette ville grise méconnue également où elle se
dépasse fugitivement et à qui les hommes
ont donné un nom de saint

qui résonne dans sa tête comme un voleur,
d'homme. Le sien.

Derrière les murs, les barbelés, les portes,
les barreaux,
passé dans une autre dimension.

S'esquiver.

De la lugubre limaille.

Retrouver la vibrante légèreté des jours et des
soirs qui se plissent en bruissant de rires d'enfants.

Vite. Retourner sur le manège et s'enliser dans
les voix du groupe Abba ! Mais.

Nul n'a jamais remonté le temps ni les sentiments.

Singulière aventure traversée cœur renversé, tel
un fragile éclat d'arc-en-ciel chu au cap des
brumes opaques.

Ce matin-là, volubiles les visiteurs patientent
devant le lourd portail.
L'heure traîne en longueur.
En elle les pensées voltigent telles des cerfs-
volants voletant par dessus la distance impossible
à franchir.
Pas d'issue.
Il sera de l'autre côté de la vitre de l'autre côté
du monde de l'autre côté de la vie
loin des hautes montagnes meringuées, des roses
trémières et des oursins de la mer violette.

Attendre leur futur le souffle volatil.
En attendant, toute honte bue, franchir le barrage,
les couloirs, les regards.
"Demain", murmure le chemin.

Quelques mots, quelques riens.
Et elle s'en va, elle se souvient,
elle continue, elle virevolte.

J. A.

"Lorsque l'enfant paraît"

Être / par-être /

Par - lait/

Être avant la parole /

Naître

C'est n'être

Pas

ou pas encore

Heure tremblante

Résistance de l'invisible

à dé-livrer une partie de lui-même

part de sang, part de souffle

part d'informe

Franchissement des mondes

passage sans retour

le cri

la brûlure de l'air dans les poumons dilatés

alvéoles déployées comme ailes

Quoi de toi, petite fille ?

mitoses fondatrices jusqu'à ton visage chiffonné

étonné d'emblée inquiet

quelles mémoires ancestrales quel jaillissement

quelle parole enfouie

inter-dite

Quoi de toi, jeune fille ?

Quelle verticalité promise à l'ombre du tilleul

Tu portes en toi la cicatrice native

Marche errante jusqu'à l'Est de toi-même

Ta quête d'une langue

Quoi de toi, femme de l'ombre ?
Tu cherches un pays perdu
Écho insaisissable
Ta soif demeure

Quoi de toi, femme du dernier voyage ?
Femme à la brisure de l'être
Écluse à elle-même dans la force d'un été finissant
À l'envers de ta peau le terme inscrit dans l'origine

Quoi de toi, femme au visage ridé ?
"Je rentre chez moi"

Advenir à l'enfance racine
Lieu matriciel
Ré-unie au silence primordial

Être après le langage

G. B.
Janvier 2012

Parodie de rupture

Parfois les repères s'émiettent et l'on se retrouve seul, sans toit, dans un hôtel. On a tout perdu, son âge, ses souvenirs, son essence. Qu'est-ce qui fait ce que je suis ? Pourquoi l'autre n'accepte-t-il pas ce que je suis ? Quand les amarres sont rompues, il devient inutile de se poser des questions existentielles... Seuls importent le manger, le dormir, le survivre. Tout contient soudain dans un petit sac de voyage.

Parfois, on fuit pour se libérer, pour sortir de la cage. On laisse derrière soi la chaleur, la maison, l'abri, les années passées à entretenir le foyer, à veiller la flamme de l'amour.

On cherche alors désespérément un ami qui vous ouvrirait sa porte. On a besoin d'un temps de réflexion, que s'apaise la colère, que n'adviennent l'irréparable, la plainte, l'intrusion de la loi. Le plus souvent ce sont les messageries qui répondent et le trou noir devient encore plus profond.

On se perd, au hasard des rues, au hasard des nuits, seul.

Envie de revenir en arrière ? Non, trop de violences, cela suffit, il faut arrêter le manège. Envie de vivre autre chose ? Oui, mais comment faire ? C'est un Himalaya de contraintes quotidiennes, de vie matérielle qui se dresse soudain, infranchissable.

Louer un appartement, le meubler, aller chercher ses affaires ? Son bureau, ses activités, tout ce qui fait sa vie se trouve inaccessible, en terrain ennemi. On se retrouve nu, empêché de vivre.

Alors à ce point de rupture, que faire ? Même pleurer est dérisoire.

Il suffit d'un coup de fil : "Tu peux rentrer, je te pardonne", pour faire marche arrière. Revenir au chaud, sous le toit familial, recommencer à vivre comme avant, malgré la déchirure.

Il y eut ce désir de mettre fin à un enchaînement funeste, il y eut cet instant d'égarement où tous les possibles de liberté s'ouvriraient... et pourtant... C'est à ce moment que s'installa une prostration de l'esprit proche de la mort. L'inconnu se fit inapprochable par incapacité de couper le lien.

Et l'on pardonna avec un arrière-goût de défaite.

Ta carte de Tokyo

ta carte de Tokyo
un papillon qui brûle sur le Fuji-Yama
une immense étendue de naufrages et de rêves
un éclair qui se perd sur le miroir
des lacs bleus de Biwa

à peine vrai de dire
que nous continuons à colorier
l'éternité

cette vie à laquelle nous ne voulions pas croire
est toujours là
pleine de trop pleins, de tapages
de one steps plus quoi

nous avions rêvé
d'un voyage qui n'aurait pas eu d'âge
les jours sont toujours aussi bêtes
rien n'a abouti

et dans les rues qui s'éloignent
nous vieillissons d'attendre notre vie

P. M.

*à Phillippe Ferrand, 9 octobre 1971
qui avait accroché Coaraze sur sa balançoire
il y a des moments qui enferment tout ce qu'il y a à vivre
dans une amitié
ces moments n'ont pas forcément de date
ils peuvent se perdre
un jour et réapparaître un siècle après*

À plus

Constant s'installa sur une banquette du T.G.V. La rame allait démarrer, personne ne prenait place à ses côtés, tant mieux, il serait plus à l'aise, mais non, une jeune femme arriva en courant et vérifia son numéro de réservation, tant pis, elle s'assit près de lui ; Constant se cala comme il put dans son siège et rabattit prestement la tablette où il posa la minuscule valise qui contenait son ordinateur extra plat, ultra léger ; il allait pouvoir rédiger tranquillement son rapport.

Sans un regard à sa voisine, il mit en marche sa petite bécane ; ses doigts effleuraient les touches, ses yeux restaient rivés à l'écran.

Agathe, sa compagne de voyage, sortit un livre de son sac ; elle avait à peine commencé le bref roman dont elle s'était munie, *Un aller simple*, une lecture facile, adaptée à la situation ; parfois, dans le train, son esprit vagabondait, son regard dérivait sur les inconnus qu'elle côtoyait, elle saisissait des bribes de phrases au passage :

"La santé du pape se dégrade"

"La cuisse de Thierry Henry lui donne du souci"

Sans être curieuse ni indiscrete, elle se laissait parfois distraire et accordait une attention flottante, fluctuante à ses voisins éphémères, mais en face d'elle il n'y avait qu'un fauteuil incliné, comment prendre langue avec un fauteuil ? Cependant, contre elle, ce jeune homme... Leurs coudes se touchaient presque. Elle avait à peine aperçu Constant mais cette fugitive impression lui avait donné envie d'engager un dialogue ; il avait tout juste répondu à son salut, du bout des lèvres, sans même relever la tête.

Il était trop absorbé par son ordinateur portable, recroquevillé sur la machine ; le déranger aurait été impoli, malvenu. Elle se disait qu'à un moment ou à un autre, il éprouverait le besoin de souffler, ses capacités de concentration n'étaient pas infinies ; à plusieurs reprises, la petite musique du téléphone de Constant retentit :

- "Ghislain ? Tu m'attends au buffet ?

- ...

- Oui, comme d'hab.

- ...

- C'est trop tard, il fallait réserver.

- ...

- À plus."

Le portable d'Agathe était éteint et enfoui au fond de son sac ; elle n'en avait qu'un usage minime. Elle cherchait en vain à capter l'intérêt de Constant ; rien n'y fit, ni un éternuement, ni la chute d'une écharpe de soie qu'il ne daigna pas même ramasser. Comme le décor, les heures défilaient vite, dommage, elle n'aurait pas l'occasion de lui parler, elle risquait de l'importuner. La sonnerie, encore :

- "Clémence, tu as pris des vacances ?

- ...

- Non, je rentre à Paris.

- ...

- On se fera une bouffe demain soir.

- ...

- OK."

Le trajet se poursuivait lisse, rapide et sans histoire. Enfin, le train ralentit, les passagers commencèrent à s'ébrouer, à rassembler leurs bagages ; Agathe ferma le livre qu'elle venait de terminer, Constant éteignit son ordinateur ; il avait bien avancé dans son travail et s'en félicitait intérieurement, il appréciait ces voyages efficaces, sans interruptions, la fluidité, l'absence de parasite ou de perturbation, pas de voisin fâcheux, de panne ou de retard, c'était rare ! Déjà la jeune femme se levait tandis qu'il se coiffait ; c'est alors qu'il perçut le visage d'Agathe dans un coin du miroir de poche, une vision fugace car elle partait ; il esquissa un mouvement, prononça un mot...Trop tard. Elle n'était plus là. "Quel con ! J'aurais dû la retenir !"

Il se précipita, mais une file compacte s'interposait entre eux. Il ne pourrait plus l'aborder, et, de toute façon, quel prétexte trouver ? Il vit alors l'écharpe orange qui gisait par terre, abandonnée, et s'en saisit promptement, il l'avait son prétexte !

Le T.G.V. s'arrêta net. Il se hâta de descendre et se mit à courir ; une deuxième difficulté surgit : quelle était sa silhouette ? Noyée dans la foule, comment la repérer ? Il n'avait pas pris le temps de l'observer, il ignorait donc les détails qui permettaient de la reconnaître entre mille. Mais il voulait la revoir. Trois fois, il crut l'apercevoir, la héla, puis comprit sa méprise. Finalement cette couleur... là...

- "Mademoiselle, mademoiselle !

- Oui ?

- Ce foulard, il n'est pas à vous ?

- Si, en effet.

- Je l'ai...

- Merci beaucoup.

- Nous avons voyagé côte à côte.

- Ça se peut. Mais vous étiez très occupé.

- C'est vrai, un rapport urgent à finir, mais...
- À présent, c'est moi qui suis pressée. Excusez-moi."

Apolline, son amie, l'attendait sur le quai. Dépité, Constant la regarda s'éloigner en songeant qu'il ne savait même pas son nom :

- "Mademoiselle !"

Agathe se retourna :

- "Vous me donneriez votre numéro de téléphone ?"

Elle sortit un morceau de papier et griffonna quelque chose, le lui tendit puis disparut dans la cohue. C'était un mail. "Portail ou portable, se dit-il, je ne perds pas au change". Il regarda la feuille chiffonnée dans sa main droite.... Et prit conscience d'un vide... Sa valise ! Merde ! Envolée ! Dans son trouble, il avait oublié l'ordinateur, la voix neutre qui conseillait : "Assurez-vous que vous n'avez rien oublié", résonnait à sa mémoire.

Le train était toujours là mais ses recherches furent vaines, un instant d'étourderie et le portable lui avait été dérobé. Il irait se renseigner aux objets trouvés, mais il pensa soudain à contacter la mystérieuse interlocutrice dont il avait le courriel. Il lut le message suivant :

"Votre portable se trouve au commissariat du 6ème arrondissement. Dorénavant, regardez un peu moins les écrans, et un peu plus les visages. Agathe."

Il récupéra l'ordinateur portable mais par la suite, la messagerie resta vide. Agathe était aux abonnés absentes. Il la revit cependant, sur la ligne Paris-Lyon, mais ceci est une autre histoire, sans mobile ni ordinateur portable, une histoire de rencontre, une histoire de vie, une histoire d'amour, simplement.

M-N. H.

Les écrivants

Ils arrivent au matin frais
L'air de rien dans l'air du dehors
Peu à peu tous venus d'ailleurs
Ils passent la porte un par un
Leur bonjour fleuri quelquefois
Du mimosa cueilli en route
Deux par deux comme pour les rimes
Comme les strophes d'un poème
En groupes de retardataires
Qui seront toujours bienvenus
En toute simplicité ils sont là
Mais chacun unique et si rare
Ils attablent leurs beaux sourires
Autour d'un grand cercle amical
Une lumière au coin de l'œil
Un pli sérieux au coin des lèvres
Au bout de leurs stylos l'idée
Sur le silence encore blanc
Du papier déjà défloré
Avec des mots de joie prudente
Ou de lucides espérances
Au cœur même tellement chaud
De l'impalpable essentiel
Vital et précaire équilibre
Rendu encore plus précieux
Du risque même de se perdre.

J.-J. M.



S'abonner à Filigranes

FRANCE- 4 numéros 30 €
ÉTRANGER - 33 € (Code IBAN sur demande)
4 numéros (soutien) 46 €
BIBLIOTHÈQUES : 3 numéros (soit un an) 27 €
Chèque à l'ordre de FILIGRANES.

Commander d'anciens numéros

"Passer outre" (N° 81)
"D'une forme, l'autre" (N° 80)
"Entre-Deux" (N° 79)
"Histoires de papiers" (N° 78)
"Promesses, prémices" (N° 77)
"Tapis de la mémoire" (N° 76)
"Preuves obstinées" (N° 75)
"Corps palimpseste" (N° 74)
"Mille maisons plus UNE" (N° 73)
"Science ET fiction" (N° 72)
Le numéro + frais d'envoi : 12 €

Saisons d'émancipations

Le recueil des 80 éditos de la revue : 15 € + PTT (4€)

Travailler avec Filigranes

Les séminaires 2012 ont lieu à Aubagne en mars et juin.
Comme tous les autres, ces séminaires sont ouverts à tous les amis de la revue ! Consulter www.ecriture-partagee.com

Envoyer des textes à Filigranes

Filigranes publie par principe des textes courts (1000 mots maximum, soit 5000 signes), en relation avec les thèmes annoncés. Sauf cas de force majeure, la revue ne prend en compte que les textes saisis sur ordinateur, qui lui parviennent sur CD ou par courriel (om.neumayer@libertysurf.fr). Plus d'informations sur http://www.ecriture-partagee.com/Fili/a_fili.htm

Filigranes - Revue quadrimestrielle

N° 82 "Si rien de radical n'advient..." - Avril 2012
Directeurs : Michel et Odette NEUMAYER
Les Amis de Filigranes - Association Loi 1901 - ISSN 0296-6409
1, Allée de la Ste Baume - F 13470 CARNOUX

Maquette et frappe

Michel et Odette NEUMAYER - Dépôt chez l'imprimeur
le 11 avril 2012. Imprimerie Provençale - 13400 AUBAGNE
DÉPÔT LÉGAL 2^{ème} trimestre 2012



S'abonner à Filigranes

FRANCE- 4 numéros 30 €
ÉTRANGER - 33 € (Code IBAN sur demande)
4 numéros (soutien) 46 €
BIBLIOTHÈQUES : 3 numéros (soit un an) 27 €
Chèque à l'ordre de FILIGRANES.

Commander d'anciens numéros

"D'une forme, l'autre" (N°81)
"Passer outre" (N°80)
"Entre-Deux" (N°79)
"Histoires de papiers" (N°78)
"Promesses, prémices" (N°77)
"Tapis de la mémoire" (N°76)
"Preuves obstinées" (N°75)
"Corps palimpseste" (N°74)
"Mille maisons plus UNE" (N°73)
"Science ET fiction" (N°72)
Le numéro + frais d'envoi : 12 €

Saisons d'émancipation

Le recueil des 81 éditos de la revue : 20 € + PTT (4€)

Travailler avec Filigranes

Le 2ème séminaires de 2012 a lieu à Aubagne en mai.
Comme tous les autres, ce séminaires est ouvert à tous les amis de la revue ! Consulter www.ecriture-partagee.com

Envoyer des textes à Filigranes

Filigranes publie par principe des textes courts (1000 mots maximum, soit 5000 signes), en relation avec les thèmes annoncés. Sauf cas de force majeure, la revue ne prend en compte que les textes saisis sur ordinateur, qui lui parviennent sur CD ou par courriel (om.neumayer@libertysurf.fr). Plus d'informations sur http://www.ecriture-partagee.com/Fili/a_fili.htm

Filigranes - Revue quadrimestrielle

N°82 "Si rien de radical n'advient..." - Avril 2012
Directeurs : Michel et Odette NEUMAYER
Les Amis de Filigranes - Association Loi 1901 - ISSN 0296-6409
1, Allée de la Ste Baume - F 13470 CARNOUX

Maquette et frappe

Michel et Odette NEUMAYER - Dépôt chez l'imprimeur
le 11 avril 2012. Imprimerie Provençale - 13400 AUBAGNE
DÉPÔT LÉGAL 2^{ème} trimestre 2012